

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Avoir fait Saint-Maurice : Comment le cadre
éducatif de l'Abbaye permettait d'ouvrir
ses voiles au vent

Dans Echos de Saint-Maurice, 1998, tome 93a, p. 38-39
(Numéro spécial consacré à Maurice Chappaz)

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Avoir fait Saint-Maurice

Comment le cadre éducatif de l'Abbaye permettait d'ouvrir ses voiles au vent

par le chanoine Gabriel Ispérian

Souvent, alors qu'elles ne se connaissent pas entre elles, les épouses de nos camarades de collège rapportent avec un discret agacement ce mot de leur mari, prononcé sans doute avec quelque sentiment de supériorité: «Mais toi, tu n'as pas fait St-Maurice!»

Au fait que signifie cette expression? La lettre de Maurice Chappaz pourrait peut-être nous aider à y répondre.

C'est un jeune homme qui a terminé ses études secondaires; il se trouve indécis, inquiet devant l'inconnu de l'avenir et, pour voir un peu plus clair, éprouve le besoin d'évoquer le passé, ses années d'études au collège; on pourrait dire qu'il pense, parle ... à haute voix ... parle à lui-même; mais il le fait en présence d'un témoin qu'il sait tout proche, ce qui paraît révéler la qualité des relations nouées avec les professeurs. Écrirait-on aujourd'hui pareille lettre? Ce n'est pas certain, tant de choses ont changé dans tous les domaines et si les témoins sont encore présents, ils sont toutefois bien moins nombreux hélas! Maurice Chappaz aurait-il pu écrire cette lettre à ses parents? Cela n'est vraiment pas certain.

Pour comprendre un peu ce qui a permis la rédaction de ces pages, il faudrait se replonger dans le milieu et l'atmosphère d'alors. Le collège et les «maîtres» de Chappaz furent largement ceux de ma génération.

Les lieux. L'internat d'aujourd'hui comprenait, sous le même toit, l'internat lui-même et les salles de cours. On allait et venait de l'Abbaye au collège et du collège à l'Abbaye, sans discontinuer, grâce à deux passages: l'un au premier étage, l'autre au rez-de-chaussée, à partir du réfectoire.

Un hôte plus ou moins important venait à l'Abbaye? Cela nous valait une après-midi ou un jour de congé, après avoir donné dans un couloir de l'Abbaye un concert de chant ou de fanfare et même entendu parfois

un compliment rédigé par l'un d'entre nous. Les fêtes, les deuils de l'Abbaye étaient ceux du collègue. On participait aux ordinations des jeunes confrères; on participait à bien des liturgies (messes dominicales, vêpres remplacées plus tard par les complies seulement, mois de mai et d'octobre où tous les soirs après avoir traversé silencieusement et en rang les corridors de l'Abbaye, nous allions à la basilique prier Notre-Dame).

Les internes vivaient au rythme de la communauté (même si, pour être précis, ils se levaient cinq minutes après les chanoines, c'est-à-dire à 5 heures!). Les professeurs étaient tous des chanoines, se succédant les uns aux autres, heure après heure, jour après jour, mois après mois, année après année. On les retrouvait dans toutes les sociétés: chant, orchestre, théâtre, etc.. Il y avait donc, là encore, une sorte de vie commune, où ni les qualités ni les défauts ne pouvaient rester inaperçus, encore moins de ceux que l'on appelait «surveillants» !

Aux heures sombres, difficiles: ennui, difficultés, échecs scolaires, soucis de famille, «ils» étaient là pour nous écouter, nous aider, nous encourager. Le directeur de l'internat avait coutume de dire aux parents: «vous nous les confiez alors que ce sont des enfants; nous vous les rendons quand ils sont des hommes». Il ne s'agissait pas seulement d'une question d'âge car, si nos «maîtres» étaient témoins de notre croissance, ils étaient surtout témoins devant nous, et de façon permanente, de ce qui permettait notre authentique croissance humaine. Ils nous *donnaient* de grandir en humanité.

Revenons à la lettre de Maurice Chappaz. Rien de très scolaire n'est évoqué; mais ce qui nous frappe c'est ce qui a touché ce jeune étudiant. Il s'est senti initié à une pensée ouverte, vaste, généreuse qui conduisait plus loin, plus profond, qui débordait les limites d'un programme scolaire strict. On lui faisait pressentir, deviner, apprécier même de vastes horizons vers lesquels le conduisaient la littérature, la musique, la peinture, la religion, etc... L'homme se révèle tellement plus riche que l'on peut l'imaginer. Sans doute, les professeurs ne jouissaient pas tous d'une même envergure intellectuelle, mais chacun nous apprenait quelque chose de l'homme, de sa vocation, du sens de la vie, et l'étudiant, même à son insu, était nourri, comblé, car ces contacts variés, multiples, vivants ouvraient l'intelligence, approfondissaient l'affectivité, disciplinaient tout l'être de garçons en pleine adolescence, qui cherchaient à devenir eux-mêmes, s'éloignant de leur famille tout en souffrant d'en être éloignés; et qui se demandaient, anxieux: «qui suis-je? que devenir?»

Avec le recul, ils se sont aperçu que ces contacts de vie tissaient des liens, des liens étroits mais libérateurs qui, loin d'emprisonner, ressemblaient aux voiles tendues de leur frêle esquif.